

An aerial, top-down view of a multi-lane highway at night. The scene is illuminated by vibrant neon lights in shades of blue, purple, and red, which cast a glow on the asphalt and the vehicles. Numerous cars are visible, traveling in both directions, their headlights and taillights contributing to the overall luminosity. The perspective is from directly above, looking down on the traffic. The text 'FRANÇOIS JULIA' is positioned at the top center in a bold, yellow, sans-serif font.

FRANÇOIS JULIA

ROULE YANN, ROULE!

François Julia

Roule Yann, roule !

[Yann 2015]

© François Julia, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3028-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce n'était qu'une mauvaise manœuvre, un accident stupide. Pourquoi y penser ce soir, après toutes ces années ? Il est assis face à la baie vitrée, ça fait un petit moment qu'il ne bouge plus, le regard vide. Juste un accident, rien d'autre. Mais sa responsabilité, sa faute. Il plisse légèrement les yeux, comme pour mieux cerner ce que la nuit tombée est venue cacher, derrière cette paroi de verre ; pourtant son regard reste vague. Il se fait tard. Il se dit qu'il devrait rentrer, se lever et ranger ses affaires, cesser de penser à *ça* ; il rumine, son esprit est toujours à bord du vieux cata de son père, ce jour-là. Rien n'allait vraiment dans cette sortie en mer qu'ils avaient décidée ensemble, elle et lui, sur une impulsion idiote, cette tentation stupide de braver le vent et la houle. Pour le sport, pour le fun. Pour quoi en vrai ? Dès les premières vagues il avait compris que ça n'irait pas, qu'il n'avait pas les bonnes sensations, qu'il n'y était pas. Mais il ne pouvait renoncer ; pas lui. Jusqu'à ce que ça n'aille plus, la barre ne répondant plus : il voulait virer mais ne put aller au bout de la manœuvre, la crête de la vague lui refusant le passage de la seconde coque et menaçant alors d'embarquer le catamaran dans l'autre sens. Sa faute : il aurait dû reprendre sa voile, border à nouveau, il avait hésité, n'avait pas osé, la mer était si mauvaise. Et les coups de barre n'y changeaient plus rien. Il avait soudainement ressenti le danger de la situation : sa jambe gauche tremblait légèrement, il avait du mal à bien prendre appui, la combinaison l'oppressait, il avait redressé le menton pour reprendre de l'air, serré les dents, il soufflait fort. L'épaule le lançait : sa main en l'air sans doute, crispée sur le stick. Et le froid. Ses pieds étaient livides dans ses chaussons, il détestait cette sensation. Et elle ? il aurait fallu qu'elle se tourne, qu'elle le renseigne : a-t-elle eu froid comme lui ? Aujourd'hui il n'en sait toujours rien. Tout s'était ensuite enchaîné à une telle vitesse : son bras qui se tétanisait, le stick qui glissait dans sa main parce qu'il avait refusé les gants

qu'elle lui avait proposés sur la plage, ce bateau qu'il ne maîtrisait plus : il avait compris, il savait ce qui allait se passer, il fallait la prévenir, il voulait l'alerter mais elle était de dos et n'entendait rien de ses avertissements. Le ciel s'obscurcissait encore, elle venait de réussir à décrocher la boucle de son trapèze et se redressait en se retournant enfin vers lui. Il hurlait. Il hurlait son nom. Le bicoque pivota brutalement, elle était sur la trajectoire, il fallait qu'elle se baisse. Il hurlait toujours, il n'avait plus le temps, son prénom se transforma en cri. Elle croisa enfin son regard, elle comprit mais c'était trop tard : l'empannage balaya tout le trampoline, dans un sifflement strident de la bôme, lancée à pleine vitesse.

Ses yeux fixent la moquette ; il pousse un soupir, léger, lent ; muet. Il tourne la tête, jette un regard périphérique, personne sur le plateau, il est seul, il fait pivoter son fauteuil, revient sur l'écran de son ordinateur, se concentre sur la liste des e-mails, inutilement : il ne lit rien, les mots ne s'impriment pas. Que faisait-il avant de... *repenser* à cette sortie en mer, leur accident ? Il secoue la tête... où en était-il ? Oui, là, voilà : sa réponse à Olivier, son e-mail... il l'a envoyé. Et le doute lui revient aussi : il n'aurait pas dû, ça ne s'imposait pas. Non. En tout cas pas écrit comme ça.

À quoi joue-t-il ? Bien sûr qu'il le fallait, bien sûr *comme ça* : il lui fallait reprendre la main, il a eu raison. Il clique sur l'icône 'dossiers', sans idée précise si ce n'est celle de ne plus voir sa boîte mails. Puis tourne à nouveau la tête vers la salle, son regard plonge dans les profondeurs de l'étage mais il ne distingue rien : il n'y a plus personne, les employés sont tous partis. Il est seul, en pleine mer. Il clôt les paupières : revoilà cette petite voix qui lui chuchote qu'il a eu tort. Il y avait bien longtemps qu'il ne l'avait entendue. Il ne veut pas l'écouter. Quand était-ce la dernière fois ? Nouveau pivotement vers la baie vitrée, changer d'angle, contempler la vue. Echapper à l'écran. Il connaît la réponse, les souvenirs remontent sans effort : la dernière fois, c'était lorsqu'il avait décidé de rejoindre cette ONG, sur un coup de tête (pas franchement bienvenue cette image), il devait changer d'air, redonner du sens à sa vie ; aujourd'hui il dirait

‘casser le schéma’. Etrange de repenser à tout cela ce soir, la conséquence de cette journée pourrie sans doute, sans parler de la semaine... cette foutue ONG : il n’avait pas écouté son corps qui lui signalait clairement qu’il se trompait, que partir était un mauvais choix ; il avait refusé ces alarmes et nié cette opposition physique à sa décision. C’était il y a presque quinze ans ; déjà. Il n’avait rien écouté et il avait eu raison. Il se sentait mal c’est vrai (*tellement mal*), mais... pouvait-il croire un seul instant que ce mal-être signifiait *ne pars pas* (il essaye de ne pas penser *fuir*), *reste, fais face, affronte la réalité, la chute, l’accident...* Non, ça ne se pouvait, c’était juste inconcevable : il avait tout plaqué, s’était engagé. Il était parti. Sans se retourner.

Bien sûr que c’était le bon choix. Sa réussite professionnelle ininterrompue depuis son retour en est la meilleure preuve. Et ce soir encore, il a raison : une fois de plus, comme toujours.

Alors...

Alors pourquoi regrette-t-il son mail, cet envoi, pourquoi regrette-t-il même de l’avoir rédigé ainsi ?

Stop. Ça suffit pour aujourd’hui, il faut qu’il s’arrête : toute cette *rumination bon marché* indique surtout qu’il ne capte plus grand chose. Inutile de forcer, le plus simple est de rentrer ; c’est tout. Ce n’est qu’un e-mail ; *non Yann, ce n’est pas « qu’un e-mail », c’est une grosse erreur tactique*. Non... non, NON !

Comment disait ce directeur de centres d’appels qu’il appréciait : *il ne capte plus les grillons*, c’était ça son expression ? Elle sonne étrangement, il n’est pas sûr... Il lève la tête. Qu’est-il devenu ce directeur, où en est-il aujourd’hui ? Son regard passe enfin de l’autre côté des vitres, pour fixer l’horizon. Quelques secondes seulement : il revient aussitôt sur l’écran de son ordinateur, une petite enveloppe jaune en bas à droite confirme la signature sonore qu’il a reconnue. Un e-mail. Il hésite, les mains suspendues au-dessus du clavier, qu’il pose finalement à plat de part et d’autre. Il fixe l’enveloppe, indécis. *C’est trop long Yann, décide-toi*. Il sait ce que c’est, ce qu’elle contient. *Allez, c’est ce que tu voulais, on y est, qu’attends-tu ?* Il se surprend pourtant à ne pas cliquer sur

l'icône et abaisse même l'écran de son laptop sur le clavier. *Que... pourquoi attendre ?* Il est tard, il lira le mail dans sa voiture. Ou chez lui. Il se raisonne, il résiste à la tentation. *Ça ne te ressemble pas, qu'est-ce qui te prend ?* Bientôt vingt et une heures, largement temps de mettre fin à cette journée, de rentrer : le silence qui règne sur l'open space ne dit rien d'autre.

Et toujours cette petite voix intérieure, qui lui reproche sa lâcheté. Difficile de ne pas l'entendre : il ne comprend pas bien pourquoi il n'a pas cliqué sur l'enveloppe. Ce message ne peut venir que de Olivier, le directeur commercial, en réaction immédiate à son mail... ou plutôt *Yann, à ce scud que tu as expédié bien trop tard, avec tous ces directeurs ajoutés en copie, tu sais ce que c'était : une déclaration de guerre de boutons, digne de la cours d'école.* Il sait. Evidemment. Il a conscience des conséquences de l'option qu'il a prise... Mais merde à la fin, c'était ce qu'il fallait faire pour reprendre la main et renforcer son autorité sur cette phase compliquée deancements commerciaux et de réorganisation où le plus important est de maîtriser le timing : et le moment était venu ce soir de provoquer le processus de crise qui couvait depuis plusieurs jours. Reprendre la maîtrise du timing.

De la politique. Il connaît par cœur ce type d'échanges, cette séquence... alors bon sang, pourquoi cela le met-il autant mal à l'aise ce soir ?

Il soupire, souffle une seconde fois. *Bon ok, c'est une erreur, mais...* ça attendra. Il se lève, se masse le bas du dos, balaie encore une fois du regard l'étage, le plateau, son bureau, enfin les baies vitrées : à cette hauteur la vue de nuit est captivante ; il en profite d'autant plus qu'il est seul, le dernier à quitter le bureau. Normal diront certains, c'est lui le patron. Mauvais signe diront d'autres, voilà un directeur qui gère mal son temps de travail. Ce soir il aurait tendance à valider la seconde sentence. Qu'aura-t-il fait exactement aujourd'hui ? Pas l'impression d'avoir avancé sur quoi que ce soit. Et pourtant il n'a pas arrêté. Une mauvaise journée en somme. Une *journée de merde* plus exactement.

Il débranche l'ordinateur, le dépose dans son cartable, ramasse les quelques feuilles qui traînent sur le bureau pour les déchirer machinalement en quatre

avant de les jeter à la poubelle. Yann attrape ensuite son smartphone, balaie les alertes présentes sur l'écran, l'éteint et le glisse dans la poche intérieure de sa veste, vérifie que le câble d'alimentation se trouve dans le cartable pour son déplacement demain, jette un œil sur la petite pile de dossiers sur sa gauche, hésite, prend adroitement le troisième d'une seule main sans faire basculer les deux premiers, le glisse lui aussi dans le cartable et referme le tout d'un mouvement sec. Il est temps d'y aller.

Il éteint la petite lumière de son bureau, examine une dernière fois la surface désormais vierge pour s'assurer de ne rien oublier, comme son badge qu'il a bien dans la main gauche avec ses clés et se dirige vers la porte vitrée en attrapant au passage son manteau.

Il aime son bureau. Beaucoup lui demande comment il peut travailler dans ce bocal, isolé et pourtant à la vue de tous. Il ne répond jamais. Ou si rarement. Qu'on puisse s'interroger à ce point sur sa capacité de travail en milieu 'ouvert' l'amuse d'autant plus qu'il sait que cela conforte ces rumeurs et bruits de couloir qui lui confèrent tant de pouvoir et d'influence au sein du comité de directions. *Ce mec est une machine*, a-t-il surpris un jour dans une conversation. Il a d'abord détesté cette appréciation, tout comme il n'appréciait pas les cloisons ridicules et inutiles puisqu'entièrement vitrées de son bureau. Il avait demandé à les faire retirer, on lui avait expliqué que c'était compliqué, que ceci, que cela, bla bla bla, il avait abandonné. Bien lui en a pris : il est accessible, sans secret, ses rendez-vous sont connus, chacun sait avec qui il discute mais personne ne connaît la teneur des conversations et tous spéculent sur la signification et les conséquences de chacune de ces entrevues. On lui a installé des stores mais il ne les baisse jamais, ou presque, à de très rares occasions. Voir sans savoir, voilà ce qui frustre l'étage : et comme Yann ne se cache nullement, bien au contraire, cela lui confère une aura particulière. Bien sûr certains jours, être comme un trophée dans sa vitrine le gave et l'isolement lui pèse. Alors il ouvre sa porte en grand, ce qui éveille à chaque fois en lui le souvenir de son professeur de tennis qui lui enseignait petit les rudiments de ce sport sur un court en plein air entouré d'un

grillage : à son entrée sur le terrain il lui demandait invariablement de refermer la porte pour éviter les courants d'air... exactement le paradoxe qu'il ressent quand il ouvre sa porte : la nécessité de ce geste inutile. Ce souvenir le fait sourire, à chaque fois ; ce soir avec une petite pointe douloureuse de nostalgie. Décidément.

Il est dans le couloir, il marche vers l'ascenseur. Ses yeux errent sur les zébrures de la moquette. Il résiste à son envie de consulter l'e-mail sur le mobile. Il tourne à gauche, est attiré par l'affiche de sa dernière campagne : pour une fois ils n'auront pas trainé à l'installer. Pas de bol, c'est loin d'être sa meilleure réalisation : il faut que Sébastien corrige ce bordel, il l'appellera depuis la voiture, improbable l'emplacement du claim¹, comment a-t-il pu laisser passer ça ? L'agence doit corriger la disposition, il ne peut supporter ça une semaine de plus, c'est de l'argent en l'air. Quant à Seb... recadrage sérieux à prévoir, remettre quelques points sur les i : étonnant qu'il ait laissé le problème filer ainsi, croire qu'il ne s'agissait que d'une question de temps ; il a fermé les yeux en espérant que le garçon trouverait seul la solution, il s'est leurré, il n'aurait pas dû, il a perdu du temps. Il va devoir y mettre bon ordre... Lui une machine ? Peut-être. Il s'est surtout dit ensuite qu'il aurait préféré l'appréciation qualifiée : comme dans l'habitude 'machine de guerre'. *Machine* seule désigne avant tout l'absence de sensibilité (pourquoi a-t-il pensé *cœur* ?), ce qui occulte les références à la performance. Le choix des mots, leur signification ; la sémantique a son importance pour Yann, et il est bien placé dans son métier pour en abuser : c'est lui le directeur marketing, communication et digital de cette entreprise. Et il est bon, très bon. Ce qui en agace plus d'un. Tant mieux. Lui avance, trace et laisse les autres à leurs frustrations et leurs petites combines. Le dernier lancement ne leur plaît pas ? Qu'ils aillent se faire voir. Il l'assume à cent pour cent (vraiment ?) et saura le défendre à qui de droit. Pour avoir le dernier mot. Comme toujours. Même si lui-même s'agace fortement des imperfections de ce lancement et de la marge de manœuvre avantageuse que cela procure à Olivier...

Ce couloir est interminable, une pure perte de temps, il lui tarde d'appeler Sébastien, de reprendre la main sur cette opération. Quelle était l'intention exacte de l'architecte en dessinant de telles distances entre les accès ? Pas étonnant qu'il ait fallu marquer la moquette d'indications pour se repérer, combien de fois s'est-il perdu les premières semaines, à ne jamais trouver les salles de réunion pourtant trois couloirs plus loin... son regard reste au sol, obsédé par cette moquette : petit il en aurait rêvé, toutes ces lignes, autant de routes pour ses petites voitures, ses jouets préférés. Là dans cet angle étrange dont on ne sait pour le coup s'il indique véritablement une orientation (ou si le dessin est juste... moche ?) un garage parfait pour les pompiers et la police, qui allaient toujours de pair dans son jeu. Là une aire d'atterrissage pour son hélicoptère qu'il n'a jamais connu qu'avec une pale. Pourquoi petit ne disposait-il pas d'une telle moquette alors qu'il la piétine tous les jours depuis bientôt quatre ans ? Pourquoi ce genre d'envies ne se synchronisent-elles pas d'elles-mêmes ? Aujourd'hui cette moquette n'a aucun intérêt pour lui. Et il n'a jamais rêvé de grandir plus vite pour pouvoir se l'acheter... Il s'arrête devant le panneau électronique : il lui faut badger pour accéder au sas des ascenseurs. Une fois à l'intérieur, il appuie sur la touche flèche vers le bas. Et attend. Un témoin lumineux en hauteur lui signale la batterie engagée, il se place lentement devant les portes désignées. Le sas et ses grands miroirs incommode toujours un peu Yann : l'attente, l'obligation de se voir, ce temps perdu ; l'appréhension du piège que lui tend cette cage. Il s'attarde sur ses cheveux courts pour éviter l'inspection de son visage aux traits secs, puis fixe ses yeux : il repense à ses jouets sur le tapis... *quelles étaient tes envies alors, Yann ?* C'est quoi cette question ? *Que voulais-tu être ?* Ce que j'en sais... non, j'ai dû oublier... *que sont devenus tes rêves d'enfant ?* Ce ne sont là que des questions inutiles. Il cède, baisse le regard, sur sa cravate : il dépose son cartable à ses pieds pour des deux mains resserrer le nœud. Il se satisfait du résultat dans la glace. Ils ne sont plus trop nombreux désormais à porter la cravate dans la société, même au sein du comité de direction. Lui maintient cette différence, un peu parce qu'il ne